HAL
open science

Quels espaces publics pour repenser le périurbain ?

Antoine Fleury

To cite this version:

Antoine Fleury. Quels espaces publics pour repenser le périurbain ?. Laurence Costes. Territoires du périurbain : quelles nouvelles formes d'appropriation ?, L'Harmattan, pp.99-114, 2016, 978-2-343-08625-5. halshs-01297103

HAL Id: halshs-01297103

https://shs.hal.science/halshs-01297103

Submitted on 2 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une version légèrement modifiée de ce texte a été publiée dans l'ouvrage suivant :
L. Costes (dir.), 2016, *Territoires du périurbain : quelles nouvelles formes d'appropriation ?* Paris, L'Harmattan, p. 99-114.

Quels espaces publics pour repenser le périurbain ?

Antoine Fleury
Chargé de recherche au CNRS
UMR Géographie-cités
(CNRS, universités Paris 1 Panthéon-Sorbonne et Paris Diderot – Paris 7)

Introduction

Les espaces périurbains sont encore souvent considérés comme emblématiques de la crise des espaces publics, dont les tenants sont nombreux aussi bien dans le monde académique que dans le reste de la société. Les espaces périurbains seraient ainsi marqués à la fois par la fermeture des espaces résidentiels et par la privatisation des espaces publics. Pourtant, depuis une dizaine d'année, de nombreux travaux ont remis en cause ces analyses. D'une part, les spécialistes du périurbain ont attiré l'attention sur la publicisation des « espaces ouverts » définis comme des espaces libres de construction et non artificialisés (Banzo, 2009 ; Poulot, 2013 ; Banos, Sabatier, 2010 ; Banzo *et al.*, 2010). D'autre part, une abondante littérature a été consacrée aux centres commerciaux, montrant que, par les usages qui s'y déploient, ces espaces de consommation font également l'objet d'une publicisation (Sabatier, 2006 ; Poupard, 2005).

Ces travaux incitent à repenser la définition même des espaces publics, pour mieux prendre en compte les spécificités du périurbain. En effet, les tenants de la crise des espaces public s'appuient sur des grilles de lecture qui demeurent largement urbano-centrées. Dans cette perspective, les espaces publics sont considérés comme les lieux par excellence de l'urbanité, c'est-à-dire de la densité et de la diversité, permettant la rencontre aléatoire d'une variété de personnes et d'objets, à l'image des rues et des places des centres-villes (Hannerz, 1983). Or, il apparaît plus opératoire d'appréhender les espaces publics comme une « construction sociale » (Korosec-Serfaty, 1988, p. 111) et de les définir conjointement comme des espaces ouverts au public – quels que soient leur statut (public ou privé) et leur aménagement à destination du public – et comme des espaces pratiqués par le public pour divers motifs, des interactions découlant potentiellement de ces pratiques. Cette définition permet d'insister sur le fait que la nature, l'intensité et la diversité des usages, et avec eux des interactions sociales, peuvent varier considérablement dans l'espace et dans le temps (Dessouroux, 2003 ; Fleury, 2014).

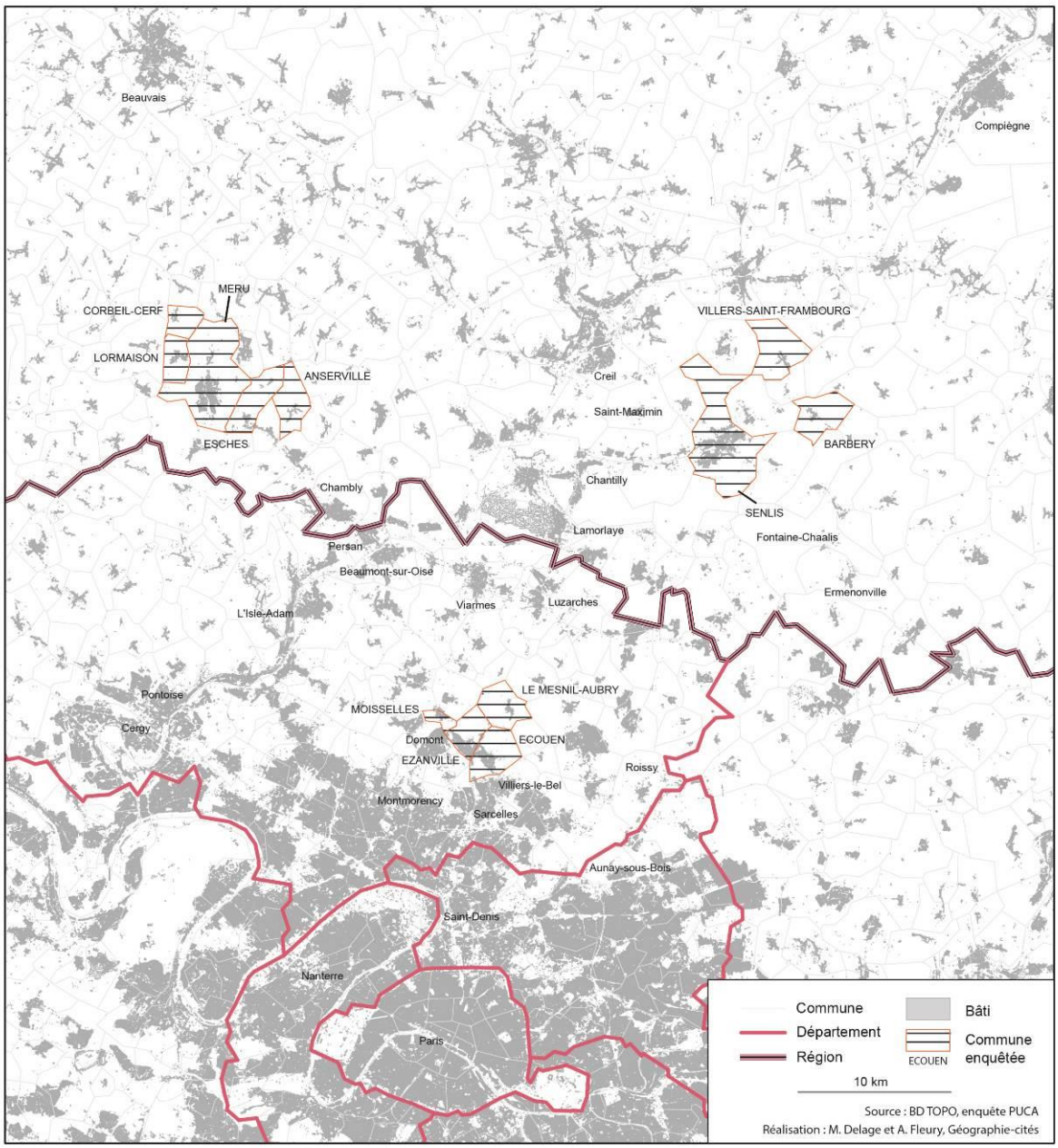
A partir d'une enquête portant sur les pratiques et les représentations des habitants dans les franges nord de la métropole parisienne[1], cet article s'intéresse aux différents espaces assurant pour les habitants, à un moment ou à un autre, la fonction d'espace public, sans *a priori* quant à leur forme ou à leur statut, en s'interrogeant autant sur la nature de ces espaces publics que sur le rapport que les habitants entretiennent avec eux. À la suite des travaux démontrant que les espaces périurbains approchent d'un stade de « maturité » (Berger, Aragau, Rougé, 2014), l'article entend montrer que cette évolution s'articule avec l'émergence ou le réinvestissement d'espaces publics, en lien avec des pratiques de proximité, avec des processus de valorisation et d'ancrage locaux. Après avoir présenté le terrain et l'enquête, il présente toute la variété des espaces publics pratiqués par les habitants au sein des espaces périurbains. Il s'intéresse ensuite aux interactions sociales qui caractérisent ces espaces publics. Enfin, l'accent est mis sur la dimension symbolique qu'acquièrent un certain nombre d'entre eux pour les habitants, contribuant ainsi à leur ancrage dans le périurbain.

[1] Cet article s'appuie sur les travaux d'une équipe composée de Sandrine Berroir, Matthieu Delage, Marianne Guérois, Antoine Fleury, Sylvie Fol, Juliette Maulat, Lina Raad et Julie Vallée, dans le cadre du contrat PUCA « Lieux et hauts lieux des densités intermédiaires » (2012-2014).

1. Enquête dans l'Oise et le Val d'Oise

L'enquête a été réalisée dans les secteurs d'Écouen-Ézanville, en bordure de l'agglomération parisienne, et de deux petites villes situées à environ 50 km de Paris, Méru et Senlis, la première étant incluse dans l'aire urbaine de Paris, la seconde définissant une petite aire urbaine. Ces trois secteurs s'inscrivent dans un espace où se mêlent forêts domaniales et grande culture céréalière, jalonné de petites villes tantôt industrielles (Creil, Méru...), tantôt tertiaires (Chantilly, Senlis...). Le processus de périurbanisation y est plus ou moins avancé, aboutissant à une densification variable, selon la distance à l'agglomération et aux infrastructures de transport, mais aussi selon la spécificité des contextes locaux, avec parfois de fortes contraintes (parc naturel régional et sites naturels classés, plan d'exposition au bruit, etc.). Enfin, de grands contrastes sociaux traversent cette région, avec d'un côté une surreprésentation d'employés et d'ouvriers sur les franges de l'agglomération parisienne, dans la vallée de l'Oise et dans le pays de Thelle, et de l'autre une surreprésentation de cadres dans les environs de Senlis, Chantilly et L'Isle-Adam d'autre part, le reste de la région accueillant plutôt des classes moyennes, avec une surreprésentation des professions intermédiaires.

Figure 1. Carte de localisation



Une centaine d'entretiens semi-directifs[2] a été menée, pour moitié dans des communes urbaines (centres et quartiers périphériques) et pour moitié dans des petites communes alentours. Ce choix s'explique par la volonté de dépasser une acception réductrice du périurbain et d'intégrer des espaces caractérisés avant tout par leur position intermédiaire, marqués par une certaine diversité en termes d'habitat, d'emploi, d'équipements et de commerces. Les trois secteurs reflètent par ailleurs les contrastes sociaux évoqués ci-dessus, tout en renvoyant à des degrés différents de périurbanisation. Les enquêtés ont été approchés soit directement à leur domicile, soit par l'intermédiaire d'autres habitants. Les entretiens portaient sur trois thèmes : le parcours résidentiel et biographique ; l'espace de vie formé par l'ensemble des lieux fréquentés en lien avec une activité ; l'attachement et l'ancrage dans le territoire, ainsi que les représentations spatiales. La question des espaces publics était abordée par le biais des activités ou des représentions spatiales, puis à partir de photographies comprenant toute une gamme d'espaces potentiellement publics, à proximité ou à distance du lieu de résidence.

2. Usages et formes

Dans le champ des études périurbaines, plusieurs travaux mettent en avant les espaces ouverts et leur publicisation (Poulot, 2013). Si l'enquête confirme ce résultat, elle rappelle que les habitants du périurbain fréquentent de nombreux autres espaces publics, y compris dans les petites villes dont on sait qu'elles polarisent de plus en plus les territoires périurbains (Bonin-Oliveira, 2011 ; Aragau, 2007). Leurs usages s'inscrivent en fait dans des espaces aux formes variées – ouverts ou bâtis, de « nature » ou artificialisés – entre lesquels se dessinent de nouvelles continuités.

2.1 Publicisation des espaces ouverts et réinvestissement des villages : de nouvelles continuités

Les espaces ouverts sont pratiqués par la majorité des enquêtés. Il s'agit d'une part des espaces ouverts situés à proximité du lieu de résidence, où les habitants se rendent à pied, plusieurs fois par semaine. Comme cela a déjà été montré sur d'autres terrains (Le Caro, 2007), les usages sont multiples, incluant surtout la promenade et la flânerie, mais aussi des activités sportives (vélo, randonnée, équitation, etc.) ou encore la cueillette (fleurs, fruits, champignons, etc.). Selon la localisation du logement, les habitants privilégient les bois et les forêts ou bien les champs et les chemins. Il s'agit d'autre part d'espaces ouverts plus éloignés où les habitants se rendent le plus souvent en voiture, le weekend, pour y pratiquer une gamme un peu plus étendue d'activités (incluant par exemple le pique-nique), sur une plus longue durée (figure 2).

Figure 2. Promenade dans les espaces ouverts à proximité d'Auvers-sur-Oise

(Cliché A. Fleury, 31/10/2013)

[2] Les entretiens ont été réalisés puis retranscrits au cours de l'année 2013 par Marie Bocquet, Helin Karaman, Simon Labussière et Eugênia Viana.

Quand ils résident dans des petites communes, il arrive également que les enquêtés se promènent régulièrement dans le centre du village. Il y a alors une continuité forte avec les espaces ouverts dans leurs cheminements. Pour autant, la plupart ne s'y rendent que très rarement, arguant du manque de commerces et plus globalement du manque d'animation pour justifier cette faible fréquentation. La grande majorité des enquêtés a néanmoins pour point commun de se rendre dans d'autres villages ou bourgs de la région, pour faire des achats alimentaires ou pour se promener, certaines de leurs sorties dominicales dans les espaces ouverts comprenant une étape dans un ou plusieurs villages. Ainsi, certains villages constituent de véritables attractions touristiques locales, comme par exemple Pierrefonds, Fontaine-Chaalis ou Gerberoy. Mais ce sont finalement plutôt les événements tels que les foires, les fêtes et les brocantes qui contribuent au réinvestissement des villages et des bourgs. Ces événements constituent des buts de sortie le weekend, certains enquêtés sillonnant même la région, d'une brocante à l'autre.

En définitive, au-delà de celles qui s'inscrivent dans la proximité au lieu de résidence, ces pratiques de l'espace ouvert comme des villages et des bourgs sont relativement éclatées dans l'espace et dans le temps, en lien avec des déplacements en voiture. Pour autant, les pratiques spatiales de certains enquêtés commencent à construire des continuités dépassant l'échelle de la proximité physique. La pratique du vélo, de l'équitation ou encore de la randonnée y contribue, construisant des continuités territoriales jusqu'aux petites villes alentours :

« Il y a plein de sentiers agricoles qui sont super sympas et on peut aller très loin. [...] Au-dessus d'ici, c'est que des petits villages, et tout se rejoint par petits sentiers agricoles. […] Je peux aller jusqu'à Royaumont, jusqu'à la forêt de L'Isle-Adam et tout, c'est vraiment bien. Et en partant, là, du centre-ville, quasiment. Dès derrière la mairie, là, il y a déjà un petit sentier. [...] On peut aller jusqu'à L'Isle-Adam, jusqu'à Pontoise, même. Je l'ai fait une fois. » (Nathalie, 41 ans, professeur des écoles, *Écouen*/centre-ville)[3]

2.2 Les espaces publics des petites villes : une hybridation avec les espaces ouverts

Les espaces publics des petites villes sont également très pratiqués. Les usages correspondent d'une part à des pratiques de consommation et de loisirs dans ces centres-villes qui sont des pôles commerciaux non négligeables, d'autre part à la promenade et la flânerie. Ces pratiques régulières s'accompagnent souvent d'un discours valorisant la marche à pied, l'accès facile à diverses ressources urbaines, en particulier les commerces. Par ailleurs, les espaces publics urbains que sont les rues et les places sont souvent étroitement connectés, dans les pratiques des enquêtés, avec les espaces ouverts ou de « nature ». Bien souvent, on ne parle pas de la ville sans rappeler la présence de forêts ou de bois à proximité, mais aussi de la nature présente en ville. Les chemins qui relient les faubourgs au centre-ville ou la promenade des remparts à Senlis illustrent bien cette imbrication que l'on retrouve dans les itinéraires de promenade : *« On passe par le petit chemin qui fait très campagne pour aller en centre ville. (...) On a vraiment l'impression d'être à la campagne pratiquement jusqu'au centre-ville »* (Annabelle, 53 ans, professeure du secondaire, Senlis/Faubourg St-Martin).

De plus, une majorité des enquêtés se rend régulièrement dans les petites villes plus lointaines – en distance mais pas forcément en temps de parcours – le weekend ou pendant les vacances. La plupart d'entre eux déclarent qu'ils vont s'y promener, qu'ils aiment y flâner après un repas au restaurant ou avant un moment dans un café. La ville la plus souvent citée est L'Isle-Adam, à la fois pour son centre-ville et pour sa promenade le long de l'Oise : *« L'Isle-Adam, c'est une ville où c'est agréable d'aller se promener à pied, le long de l'Oise et même dans le centre-ville, dans les petites rues commerçantes, même là, c'est très sympa. Ça fait partie des villes que j'aime bien […]. Et puis c'est pas loin »* (Julie, 51 ans, professeure des écoles, Ézanville). Mais Auvers-sur-Oise, Chantilly ou encore Senlis reviennent également souvent dans le discours des enquêtés. Toutes ces petites villes sont fréquentées pour les mêmes raisons, à savoir parce qu'elles offrent un cadre agréable qui combine des caractéristiques urbaines (commerces, patrimoine...) et « naturelles » (végétation, plans d'eau...).

2.3 Les centres commerciaux : de l'achat à la flânerie

La plupart des enquêtés fréquentent les zones d'activités commerciales et en particulier les centres commerciaux. Pour autant, la régularité du recours et le rapport à ces lieux sont très diversifiés, notre

[3] Les prénoms ont été modifiés afin de respecter l'anonymat des enquêtés.

enquête venant conforter sur ce point d'autres travaux (Gasnier, 2012). Une partie non négligeable des enquêtés ne développe qu'un usage fonctionnel des centres commerciaux. C'est principalement le fait des classes moyennes ayant un capital culturel important et des classes supérieures. Ces enquêtés ne fréquentent qu'occasionnellement les espaces commerciaux périphériques et pour des achats spécifiques ; plusieurs d'entre eux favorisent d'ailleurs les drives, ce qui leur évite la fréquentation d'un magasin ou d'une galerie commerciale. Ils préfèrent en grande majorité se promener dans les espaces ouverts et flâner dans les espaces publics urbains, en particulier ceux des petites villes.

Le rapport des classes moyennes et, en moindre mesure, des classes populaires aux centres commerciaux est très différent. Confirmant les résultats obtenus par d'autre chercheurs (Sabatier, 2006), l'enquête montre que ces habitants se rendent pour certains plusieurs fois par semaine dans un centre commercial, avec des usages assez diversifiés : s'approvisionner, faire du shopping, flâner, se détendre (figure 3). Il s'agit en général de centres commerciaux proches du lieu de résidence, c'est-à-dire situés à quelques minutes en voiture, associant un hypermarché et une galerie marchande. Mais ces enquêtés sont également prêts à se rendre dans des centres commerciaux plus éloignés, offrant une plus grande diversité de commerces et de services. On s'y rend alors en couple ou en famille, pour faire du shopping mais aussi pour déjeuner ou dîner et pour se promener. Néanmoins, les autres espaces publics n'en sont pas moins fréquentés intensément par ces enquêtés. Ainsi, Nora (37 ans, mère au foyer, Écouen/Bois Bleu) précise qu'elle aime se promener dans le centre commercial « Plaine de France » à Moisselles tout autant que dans les champs autour de chez elle, et qu'elle se rend régulièrement à L'Isle-Adam et à Chantilly le weekend, en famille ; quant à Noël (23 ans, étudiant, Esches), il a pris l'habitude d'aller à Marne-la-Vallée pour se promener et faire du shopping avec son amie dans le centre commercial Val d'Europe, mais il se promène aussi beaucoup dans la campagne. Ces types d'espaces et leurs usages n'en restent pas moins très différents, c'est pourquoi il convient maintenant de s'interroger sur la nature de ces espaces publics, à savoir sur les interactions sociales qui les caractérisent.

3. Interactions sociales

Si les habitants des franges métropolitaines pratiquent intensément les espaces ouverts, c'est davantage pour le contact avec la « nature » (Poulot, 2013) que pour la rencontre avec autrui. Mais l'enquête montre qu'ils sont bel et bien confrontés à toute la gamme des interactions en public depuis longtemps identifiée par les sciences sociales (Hannerz, 1983 ; Lofland, 1998) et qu'ils rencontrent – à un moment ou à un autre – une certaine variété de personnes et d'objets.

3.1 Faiblesse des interactions avec des personnes et richesse des interactions avec la « nature »

Un certain nombre d'habitants apparaissent relativement indifférents aux espaces publics de la ville dense et certains développement un discours de rejet vis-à-vis de ces derniers. Ce faisant, ils les opposent souvent aux espaces ouverts des franges périurbaines, caractérisés par la faiblesse des interactions avec d'autres personnes. Ainsi, Gabriella (47 ans, assistante maternelle, Le Mesnil-Aubry) *« aime autant aller [se] balader dans les champs »* parce qu'elle se sent *« plus à l'aise toute seule au milieu d'un champ qu'avec des gens qu'[elle] n'apprécie pas forcément »*. Quant à Paul (61 ans, technicien à la retraite, Écouen/Bois Bleu), il aime marcher dans les chemins ruraux car *« on peut marcher 15 mn sans croiser personne »*. Mais le corollaire de cette faiblesse des interactions avec d'autres personnes, c'est le contact privilégié avec la « nature » offert par les espaces ouverts. De nombreux enquêtés insistent sur la beauté des paysages et de leurs changements suivant les saisons, sur la diversité de la flore et de la faune, mais aussi, même si c'est un peu moins courant, sur les odeurs et sur les bruits de la « nature ». Si l'on a affaire à un espace qui est alors davantage caractérisé par la rencontre aléatoire d'une variété d'objets que d'une variété de personnes, force est de constater qu'il s'agit tout de même bien là de l'un des éléments de définition de l'espace public, trop souvent oublié.

Pour autant, la possibilité de rencontre avec des inconnus existe. Elle est parfois appréciée, quand il s'agit d'un autre randonneur ou d'un autre cueilleur avec qui l'on échange quelques mots. Mais ce sont les risques de ces rencontres qui sont surtout mises en avant, notamment par les femmes, et limitent d'ailleurs en partie l'usage des espaces ouverts. La plupart des parents soulignent également qu'ils ne laissent pas leurs enfants aller jouer ou se promener seuls dans les espaces ouverts alentours. Ces

risques plus ou moins fantasmés rappellent une nouvelle fois que l'on a bien affaire à des espaces publics. Ils renvoient en effet à la nature même de ce dernier, lieu de rencontres inopinées et parfois dangereuses, ce qu'amplifie la faible densité d'usages caractéristique du périurbain (Le Goff, Malochet, 2012).

3.2 Sociabilités de voisinage

Les pratiques des habitants révèlent cependant aussi la recherche d'interactions sociales en public. Il s'agit tout d'abord des sociabilités de voisinage, qui définissent un type d'espace public qualifié de *« parochial realm »* par L. Lofland (1998). Rejoignant les résultats d'autres recherches (Morel-Brochet, 2007), l'enquête montre que les sociabilités de voisinage existent, même si elles ne sont pas systématiques, et qu'elles s'inscrivent bien souvent en extérieur. Au minimum on se dit bonjour et l'on échange quelques mots sur le pas de la porte. Mais il y a aussi des moments de sociabilités plus intenses : fêtes entre voisins (apéritifs, barbecues), animations organisées par des associations ou par la commune (marchés, brocantes, carnavals, etc.). Le rôle des commerces est ponctuellement mis en avant : le passage de la camionnette du boulanger est l'occasion de se retrouver entre habitués à Anserville ; certains commerçants parviennent à créer des lieux attractifs, comme le « Le Bar'béry », très apprécié des jeunes de Barbéry et des environs. On retrouve le même genre de discours et de pratiques pour les communes urbaines, où les habitants mettent bien souvent en avant les sociabilités avec leurs voisins :

« On s'entend très bien avec mes voisins. (…) Ici c'est vraiment une toute autre ville et les gens prennent le temps de s'arrêter et de discuter, et tout ça. (…) Ici, [ils] sont très bavards. Ils sont plus ouverts, plus faciles à approcher. […] Une fois qu'ils ont la confiance, une fois qu'ils comprennent qu'on est gentil, ben c'est l'ouverture, c'est la chaleur humaine, c'est… "bah venez prendre un café, venez partager un gâteau…" » (Flora, 27 ans, gestionnaire de paies, Méru/Le Val)

Il est également souvent fait allusions aux petits commerçants que l'on connaît bien ou qui, tout du moins, prennent le temps d'un véritable échange. Autant de sociabilités que l'on ne retrouve pas dans l'agglomération parisienne, comme le soulignent un certain nombre d'enquêtés, et qui rapprochent les petites villes des villages : *« Écouen, c'est un village, et l'on s'y sent bien. On est bien accueilli par les commerçants, les voisins sont agréables et courtois (…). A Paris, on pourrait plus retrouver ça, par exemple »* (Fanny, 27 ans, hôtesse d'accueil, Écouen). Enfin, les centres commerciaux constituent aussi un lieu où l'on peut croiser les mêmes personnes de manière régulière et prendre le temps d'échanger avec elles, que ce soit des vendeurs, des caissières ou d'autres clients.

3.3 Côtoiement de l'altérité

Outre ces sociabilités liées à l'interconnaissance, les pratiques des habitants révèlent aussi une confrontation à un autre type d'espace public correspondant cette fois-ci aux critères de définition les plus classiques, à savoir des lieux de rencontres et de sociabilités inopinées avec des inconnus (la « public realm » évoquée par L. Lofland [1997]). Les petites villes sont sans surprise au premier chef concernées. *« À Senlis, on se déplace à pieds, on rencontre des gens. On se fait des amis… C'est facile »* explique ainsi Marcel (68 ans, retraité, Senlis centre). Même si les enquêtés n'en parlent pas beaucoup, les centres commerciaux et leurs galeries marchandes les confrontent également à un grand nombre d'inconnus, en particulier en fin de semaine, mais cette fois-ci dans un cadre strictement normé et contrôlé (figure 3). Enfin, il arrive que les rues et les places des villages ou les bourgs se muent aussi, même si c'est de manière temporaire et exceptionnelle, en lieux majeurs du côtoiement avec des inconnus. C'est le cas des villages les plus touristiques, comme en témoigne Léon (84 ans, retraité, Lormaison) : *« on aime bien aller une ou deux fois l'an à Gerberoy [même si] le dimanche, c'est un peu la foule, c'est un peu la cohue »*. C'est aussi des villages et des bourgs où se tient un marché, mais surtout dans le cadre d'événements du type brocante, festival, etc., dont le succès est important, alors même que les bourgs et villages sont peu fréquentés le reste de l'année. Dans ces événements se nouent des interactions qui renvoient à l'interconnaissance, puisque ces animations sont souvent organisées par des associations locales et en premier lieu fréquentées par les riverains, mais correspondent aussi au côtoiement de personnes venues de toute la région.

Figure 3. Centre commercial « Plaine de France » à Moisselles

(Cliché H. Karaman, 19/04/2013)

4. Attachement et valorisation symbolique

A la différence des années 1960-1970, période durant laquelle les périurbains étaient plus soucieux de la taille des logements et de leur coût (Berger, 2004), les habitants valorisent désormais fortement leur environnement résidentiel, non seulement les espaces ouverts (Poulot, 2013) mais aussi d'autres espaces publics, principalement à caractère patrimonial. Pour eux, ces espaces semblent ce faisant *représenter* un cadre de vie et, bien plus, une manière de vivre. On relève aussi un attachement à certains espaces publics en particulier, en lien avec des expériences passées ou des pratiques répétées, ce qui vient confirmer la thèse de l'ancrage périurbain (Berger, Aragau, Rougé, 2014).

4.1 Les espaces ouverts, emblématiques d'un cadre de vie fortement valorisé

Outre l'accessibilité ou encore la proximité des commerces et services, les espaces ouverts sont régulièrement mobilisés pour qualifier l'espace de résidence. Venant conforter les résultats de nombreuses études récentes (Poulot, 2013), l'enquête montrer que les espaces ouverts sont fortement valorisés par une majorité d'habitants[4], en tant que paysages – on aime voir les champs ou les bois depuis sa fenêtre, les traverser au cours de ses déplacements quotidiens – mais aussi, en lien avec une pratique régulière, en tant que lieux de « ressourcement ». Cette fonction symbolique attribuée aux espaces ouverts est évoquée à de multiples reprises par les enquêtés et constitue l'un des moyens qui leur permettent de se différencier des habitants de la grande ville :

*« Il n'y a personne […]. Tu te ressources […], moi je ne me ressource pas en ville » (*Gilles, 52 ans, professeur du secondaire, Senlis Faubourg St-Martin)
« J'aime bien être au calme avec la nature : j'ai besoin de ça, de me ressourcer. Quand je pars marcher souvent au départ j'ai la musique et puis soudain j'arrête parce que j'ai le bruit des oiseaux, de la nature. » (Ariane, 46 ans, décoratrice d'intérieur, Senlis centre)

Certains enquêtés utilisent même des termes encore plus forts : Flora (27 ans, gestionnaire de paies, Méru/Le Val) précise que *« faire des ballades à l'extérieur »* lui permet de *« s'échapper (…) spirituellement »* et Doreen (24 ans, maquilleuse, Moisselles) considère les espaces ouverts comme *« vitaux »*, en lien avec ses activités d'équitation. Il en découle un attachement important à ces espaces. Ainsi, une partie des enquêtés précise que ce qu'ils regretteraient le plus s'ils devaient déménager, en dehors de leur maison et parfois de leurs voisins, ce sont justement les espaces ouverts en général voire certains espaces ouverts en particulier (un bois, une rivière, un étang, etc.). À cet attachement

[4] Les enquêtés appartenant aux classes populaires et certains « petits moyens » ne développent pas, à l'inverse, de discours particulier sur les espaces ouverts, en lien avec un espace de vie moins étendu et des pratiques de loisirs peu diversifiées.

fait clairement écho la crainte de certains habitants face à l'urbanisation : la construction de nouveaux pavillons ou infrastructures ferait disparaître certains espaces ouverts auxquels ils sont attachés, remettant en cause leur cadre de vie mais aussi, dans une certaine mesure, les valeurs qu'ils lui associent. Au final, les espaces ouverts apparaissent bien comme « stratégiques dans la construction d'un territoire périurbain ayant sa propre identité » (Benages-Albert, Bonin, 2013).

4.2 Les espaces publics comme reflet de l'ancrage

Les relations sociales et familiales et les pratiques spatiales de proximité sont deux vecteurs d'ancrage dans un espace (Imbert, 2005). Or, associées dans ce cas le plus souvent à une pratique spatiale (exceptionnelle ou répétée), elles s'inscrivent souvent dans les espaces publics. Certains enquêtés racontent des souvenirs de famille liés à certains lieux, tout particulièrement avec leurs enfants :

« Quand je me suis mariée (…) on a été dans la cour du château [d'Écouen] parce qu'y a une espèce de restaurant, là (…). Et on s'est souvent promené là avec les filles [dans] la forêt (…). Juste en sortant de la gare, là-haut, y avait des jeux d'enfants. (...) Et là, c'était le pèlerinage, fallait toujours s'arrêter là. Elles ont aussi appris à faire du vélo dans la forêt d'Écouen. Y en a qui se sont pris des bonnes bûches, dans la forêt d'Écouen, quand ils savaient pas trop freiner ! » (Alexandra, 43 ans, sans emploi, Écouen/Bois Bleu)

D'autres, en particulier ceux qui ont grandi sur place, se rappellent des souvenirs d'enfance, comme Doreen (24 ans, maquilleuse, Moisselles), qui *« adore l'espace culturel [du centre commercial Leclerc] »* où elle *« [passait] des après-midi entières quand [elle] était petite »* et précise que *« toutes ces photos [d'espaces ouverts alentours], c'est le défilement de toute [s]a vie »*, ou bien les moments passés entre amis sur les terrains de sport, dans les bois ou autour des bancs qui jalonnent ces communes périurbaines au moment de l'adolescence. Ainsi, Dolores (38 ans, assistante maternelle, Écouen, Bois Bleu) évoque *« les délires qu'on a pu avoir entre potes, étant jeunes »* dans la forêt d'Écouen et Noël (23 ans, étudiant, Esches) parle d'un petit bois où lui et ses amis, adolescents, *« [allaient] souvent se poser avec les guitares »*. D'autres enfin expriment leur attachement à la rue dans laquelle ils habitent, lieu d'interconnaissance, d'échanges voire de solidarité entre voisins depuis parfois de longues années.

Ce rapport affectif passe parfois par la construction d'une toponymie propre, partagée au sein du cercle familial ou d'un réseau d'amis. Par exemple, plusieurs habitants d'Anserville, qui font régulièrement des promenades entre voisins, ont attribué des noms à certains chemins. L'un d'eux raconte ce qui les a amenés à baptiser l'un d'eux le « chemin du Génépi » :

« Y a deux trois ans, y a eu de la neige, donc on était sur le trottoir, chacun sur le trottoir à déblayer (…). Et puis ça a fini (…) et on a fait buvette (…) sur le trottoir. Et puis l'après-midi, on a été se balader, y en a un qui avait une bouteille de génépi et on a bu le génépi dans un abri de chasse là-bas, quoi. Oui, c'est le chemin du génépi. » (Eric, 59 ans, commercial, Anserville)

Ainsi les espaces ouverts, tout comme les rues et places de bourgs, peuvent-ils symboliser les liens familiaux ou ceux qui se sont tissés entre voisins, contribuant ce faisant indirectement à l'ancrage dans ces territoires périurbains.

4.3 Espaces publics, hauts lieux et entre-lieux

Un petit nombre d'espaces publics constitue ou s'inscrit dans des hauts lieux[5] dont l'enquête montre qu'ils sont eux aussi mobilisés par les habitants[6] pour caractériser leur espace de résidence. Il s'agit d'une part de grandes forêts domaniales. Plus particulièrement dans le secteur de Senlis (Chantilly, Ermenonville, etc.), les forêts sont clairement identifiées comme des éléments de patrimoine et par là-même comme des points de repère dans la région. Quant aux rues des petites villes et bourgs ayant

[5] Le haut lieu peut être défini comme une entité spatiale nommée et appropriée par un groupe social, dont la singularité est d'être élevée dans l'échelle des valeurs, une « hauteur qui relève d'une distinction sociale et physique, d'une appropriation collective et d'une forme de sacralisation » (Clerc, 2004). A la suite de B. Debarbieux (1995), nous utilisons ici le terme dans une acception élargie « d'autres croyances et à d'autres constructions territoriales ».

[6] Même si les enquêtés les classes moyennes à fort capital culturel et des classes supérieures d'une part, les habitants les plus ancrés d'autre part, font référence à une large gamme de hauts lieux, les plus valorisés de ces lieux sont cités par une grande majorité des enquêtés, au-delà des différences en termes de parcours résidentiel, d'ancienneté de résidence et d'appartenance sociale.

conservé un riche patrimoine, elles sont évoquées à de multiples reprises en tant qu'éléments paysagers très valorisés, avec force détails concernant les façades, la végétation, le mobilier urbain, etc. Les habitants font notamment une référence appuyée aux « rues pavés » (figure 4) ; celles-ci apparaissent comme un marqueur d'historicité voire de patrimonialité et un certain nombre d'entre eux précisent même être très attachés à ces pavés, comme Jeanne-Marie (60 ans, mandataire liquidateur, Villers-Saint-Frambourg) pour qui *« les pavés sont le prolongement de [s]es pieds »*. Pour les habitants qui résident dans ou à proximité de ces hauts lieux, cette valorisation et cet attachement sont plus grands encore – rues et places patrimonialisées participent alors de l'attachement à des petites villes où « il fait bon vivre » et que l'on regretterait si l'on devait déménager – et se doublent d'un sentiment de fierté :

« Moi je suis très fière quand les gens viennent à Écouen, parce que je trouve ça beau. Bien rénové et tout. Moi j'ai une certaine fierté de ce petit village quand ils viennent, et ils ne sont jamais déçus. (…) ça représente une certaine image de la France et j'en suis très fière. Que ce soit bien conservé, bien accessible, c'est pavé, c'est paisible. » (Fabiana, 43 ans, éducatrice spécialisée, Écouen)

Figure 4. Une rue de Senlis

(Cliché A. Fleury, 29/10/2013)

Les centres des villages et des bourgs font également l'objet, même si c'est en moindre mesure, d'une valorisation et d'un attachement personnel. Comme cela a déjà été montré (Fourny *et al.*, 1997), les représentations mettent alors en avant la dimension patrimoniale de ces espaces publics, voire leur rôle identitaire à l'échelle de la commune, en particulier les places, en lien avec l'église et la mairie (figure 4).

Enfin, même si une partie des enquêtés ne les valorisent pas, les considérant principalement sous un angle fonctionnel, et qu'un certain nombre, notamment parmi les classes moyennes et supérieures, les dévalorisent plutôt, les centres commerciaux sont également valorisés par une partie des enquêtés.

« Le Leclerc, c'est vrai que c'est pas mal, parce qu'il y a beaucoup de choses à voir. (…) En fin de compte, c'est le plus grand de France. Il est immense, donc c'est vraiment… Vous avez des tonnes de magasins, donc il y a des moments où j'ai envie de chiner un peu, je vais là. C'est sûr que Lidl c'est moins intéressant que Leclerc ». (Dolores, 38 ans, assistante maternelle, Écouen/Bois Bleu)

Ils tendent à devenir des centralités au sens plein du terme, des lieux polarisants à forte dimension symbolique, et s'apparentent ce faisant à des « entre-lieux » (Turgeon, 1998), des hauts lieux en construction. Ils viennent d'ailleurs concurrencer certains centres-villes anciens dont l'évolution est parfois perçue sous l'angle d'une dégradation – matérielle comme symbolique – par les habitants.

Conclusion

L'un des défis à relever pour la recherche sur les espaces publics est aujourd'hui d'éviter l'écueil d'une définition de ces derniers comme espaces de densité et de diversité. Cette vision « urbano-centrée », dont découle nécessairement la mise en évidence d'un degré de publicité voire d'urbanité, doit être dépassée si l'on souhaite s'intéresser à *tous* les espaces publics des régions métropolitaines. L'enquête menée sur les franges nord de la métropole parisienne confirme tout d'abord le rôle majeur des espaces ouverts dans l'habiter périurbain. Ce sont en effet des espaces intensément pratiqués qui sont aussi emblématiques d'un mode de vie au contact de la « nature » et participent de l'ancrage des habitants dans ces territoires. Elle rappelle néanmoins avec force que les habitants n'en pratiquent pas moins d'autres espaces publics, au cœur des bourgs, dans les centres commerciaux ou dans les petites villes. Dans ce cadre, les sociabilités de voisinage ne sont pas rares et, *à un moment ou à un autre*, les interactions sociales dans l'anonymat existent, notamment dans les petites villes, les pôles du tourisme local ou lors d'événements tels que brocantes ou festivals. De plus, tout autant que les espaces ouverts, ces espaces publics constituent de véritables « référents spatiaux » – pour reprendre les termes de R. Dodier (2007) – permettant aux habitants de marquer leur différence par rapport aux citadins voire leur appartenance à un territoire, et participent ce faisant à la construction des « identités spatiales », individuelles ou collectives, en périurbain.

Si cette entrée par les espaces publics vient confirmer qu'émerge bel et bien une territorialité spécifique dans les espaces périurbains, se distinguant à bien des égards de celle de la ville dense, elle permet également de rappeler l'inscription de ces espaces dans un ensemble plus vaste. En premier lieu, il ne faut pas oublier que les habitants des franges métropolitaines fréquentent, plus ou moins régulièrement, des espaces publics situés dans la ville dense (transports en commun, centres commerciaux, rues et places, etc.), même s'ils entretiennent des rapports particulièrement ambivalents avec ces derniers. Ensuite, quand on se garde d'idéaliser les espaces publics de la ville dense, dont la fréquentation et la capacité de mélanger des publics différents est très inégale dans le temps comme dans l'espace (Decroly *et al.* 2003), on constate que les modes d'interaction en public, ainsi que les processus de valorisation et d'ancrage que l'on retrouve dans le périurbain ne sont pas si différents de ceux qui caractérisent la ville dense. Enfin, les espaces publics périurbains rendent lisibles une transformation des espaces publics qui concerne de plus en plus les espaces métropolisés dans leur ensemble. Dans ces grandes métropoles où les espaces de vie sont globalement marqués par la distance, la dispersion et la discontinuité, on observe en effet d'une part des « espaces communs [qui] tendent à se présenter comme un milieu de plus en plus socialement vide » (Barbichon, 1991, p. 115) et d'autre part, par contraste, des lieux temporaires de rassemblement et de côtoiement où les habitants « trouvent une satisfaction profonde à éprouver la présence tangible, sous une forme de spectacle quasi cérémoniel, de l'humanité, une et concrète, de la foule » (Barbichon, 1991, p. 119-120). Les uns et les autres se retrouvent aussi bien dans le périurbain qu'au cœur des métropoles, où alternent rues résidentielles peu fréquentées ou seulement traversées et espaces de rassemblement. Si les rythmes et l'intensité de la fréquentation changent, tous ces espaces publics *manifestent* bien la métropole dans toute sa diversité.

Références

Aragau C., 2009, « Les petites villes du périurbain : pérennités et métamorphoses » *in* Vallat C. (dir.), *Pérennité urbaine, ou la ville par-delà ses métamorphoses*, vol. 2, Paris, L'Harmattan, p. 49-58.

Banos V., Sabatier B., 2010, « Les espaces périurbains non bâtis en France : entre publicisation "urbaine" et privatisation "rurale" ? », *Articulo - Journal of Urban Research*, http://articulo.revues.org/1524.

Banzo M., 2009, *L'espace ouvert pour une nouvelle urbanité*, Habilitation à diriger des recherches, géographie, tome 3, Géographie, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III.

Banzo M., Couderchet L., Valette E., 2010, « La difficile publicisation des espaces ouverts en périphérie urbaine : le parc des Jalles de l'agglomération bordelaise » *in* Dumont M., Hellier E., *Les nouvelles périphéries urbaines. Formes, logiques et modèles de la ville contemporaine*, Rennes, PUR, p. 101-115.

Barbichon G., 1990, « Espaces partagés : variation et variété des cultures », *Espaces et sociétés*, n° 62/2, p. 107-134.

Benages-Albert M., Bonin S., 2013, « Le rapport au paysage ordinaire. Approche par les pratiques des espaces de proximité », *Projet de paysage*, http://www.projetsdepaysage.fr/fr/le_rapport_au_paysage_ordinaire._approche_par_les_pratiques_des_espaces_de_proximite

Berger M., 2004, *Les périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée*, Paris, CNRS Éditions.

Berger M., Aragau C., Rougé L., 2014, « Vers une maturité des territoires périurbains ? », *EchoGéo*, n° 27, http://echogeo.revues.org/13683.

Bonnin-Oliveira S. (dir.), 2011, *Les « pôles secondaires » dans la réorganisation des mobilités : Maturité et durabilité des espaces périurbains ?* Rapport final, Programme PUCA « La mobilité et le périurbain à l'impératif de la ville durable : Ménager les territoires de vie des périurbains ».

Clerc P., 2004, « Haut lieu », *Hypergeo*, http://www.hypergeo.eu/spip.php?article144

Debarbieux B., 1995, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, n° 2, p. 97-112.

Decroly, J.-M., Dessouroux, C. et Van Criekingen, M. 2003. « Les dynamiques contemporaines de privatisation des espaces urbains dans les villes européennes », *Belgéo*, n° 1, p. 3-20.

Desjardins X., Fleury A., 2015, « Les espaces publics dans les territoires de densités intermédiaires : conceptions, usages et potentialités », *Revue géographique de l'Est*, à paraître.

Dessouroux C., 2003, « La diversité des processus de privatisation de l'espace public dans les villes européennes », *Belgeo*, n° 1, p. 21-46.

Dodier R., 2007, « Quelle articulation entre identité campagnarde et identité urbaine dans les ménages « périurbains »? », *Norois*, vol. 202, p. 35-46.

Fleury A., 2014, « Espace public urbain » *in* Bihr A., Pfefferkorn R. (dir.), *Dictionnaire des inégalités*, Paris, Armand Colin, p. 151-152.

Fourny M.-C., Pagand B., Pradeilles J.-C., 1997, « Les nouveaux centres périurbains : l'espace public porteur de territoires », *Revue de géographie alpine*, Tome 85, n° 4, p. 83-95.

Gasnier A., 2012, « Géographie de la consommation et pratiques de chalandise des périurbains » *in* Dodier R. (dir.). *Habiter les espaces périurbains*. Rennes, PUR, p. 102-121.

Hannerz U., 1983, *Explorer la ville*, Paris, Éditions de Minuit.

Imbert C., 2005, « Ancrage et proximités familiales dans les villes nouvelles franciliennes : une approche comparative », *Espaces et Sociétés*, n° 119, p. 159-176.

Korosec-Serfaty P., 1988, « La sociabilité publique et ses territoires. Places et espaces publics urbains », *Architecture et Comportement*, vol. 4, n°2, p. 111-132.

Le Caro Y., 2007, *Les loisirs en espace agricole. L'expérience d'un espace partagé*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Le Goff T., Malochet V., 2012, *Insécurité en territoires périurbains. Comparaison de cinq sites franciliens*, Paris, IAU Ile-de-France.

Lofland L.H., 1998, *The Public Realm: Exploring the City's Quintessential Social Territory*, New York, Aldine de Gruyter.

Morel-Brochet A., 2007, « À la recherche des spécificités du mode d'habiter périurbain dans les représentations et les sensibilités habitantes », *Norois*, vol. 205, p. 23-35.

Poulot M., 2013, « Du vert dans le périurbain », *EspacesTemps.net*, http://www.espacestemps.net/articles/du-vert-dans-le-periurbain-les-espaces-ouverts-une-hybridation-de-lespace-public/.

Poupard J.-M., 2005, *Les centres commerciaux. De nouveaux lieux de socialité dans l'espace urbain*, Paris, L'Harmattan.

Sabatier B., 2006, *La publicisation des espaces de consommation privés. Les complexes commerciaux récréatifs en France et au Mexique*, thèse de doctorat en géographie, université de Toulouse II Le Mirail.

Turgeon L., 1998, *Les entre-lieux de la culture*, Québec, Presses de l'Université Laval et L'Harmattan.